Lettre de Frédéric II à D'Alembert, 13 août 1777

Expéditieur(s) : Frédéric II

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet. []

Citer cette page

Frédéric II, Lettre de Frédéric II à D'Alembert, 13 août 1777, 1777-08-13

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG); projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 06/11/2025 sur la plate-forme EMAN : https://eman-archives.org/dalembert/items/show/690

Informations sur le contenu de la lettre

IncipitJe commence ma lettre par des vers de Chaulieu...

RésuméCitation de Chaulieu sur la vieillesse. [Joseph II] a évité Volt., pour obéir à sa mère. Son bon fonds, son précepteur Batthyani. Référence à Hélvétius et à De l'Esprit. Tout est déterminé dans l'univers. Pense comme le public que les Anglais ont commis de nombreuses fautes (Gages, Carletin, Burgoyne). Ses prédictions (Cicéron) pour 1778 : indépendance américaine, retour du Canada à la France. Grimm à Stockholm.

Justification de la datationNon renseigné Numéro inventaire77.29 Identifiant889 NumPappas1628

Présentation

Sous-titre1628 Date1777-08-13 Mentions légales

- Fiche: Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG); projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la ficheIrène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettreNon renseigné
Publication de la lettrePreuss XXV, n° 188, p. 81-84
Lieu d'expéditionPotsdam
DestinataireD'Alembert
Lieu de destinationParis
Contexte géographiqueParis

Information générales

LangueFrançais Sourceimpr. Localisation du documentNon renseigné

Description & Analyse

Analyse/Description/RemarquesNon renseigné Auteur(s) de l'analyseNon renseigné Notice créée par <u>Irène Passeron</u> Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

Breus XXV, 188, pp. 81-84 13 août 1977 Fridinc II a D'Alembert

Papas 2628

AVEC D'ALEMBERT.

81

le gouvernement anglais n'a pas ecoutees. Il s'acharne à rue Merre d'Amérique, qui ne lui réussira pas, et nous a donné e temps de mettre notre marine en état de résister à la siepne. es dernières souvelles qu'on a reçues n'annoncent pas un camague brillante de la part des Anglais. Je désirerais bien de sasir, s'il n'y a point d'indiscrétion à faire de pargilles questions V. M., ce qu'elle pense de cette guerre, de la conduite politique t militaire des Anglais, et des manœuvres de Washington; je ioserais pas lui demander son a is, si je n'étais bien sur qu'en me phrase elle m'en dira plus que d'autres ne feraient en un voune. La netteté, la brieveté, la précision caractérisent tous ses agements politiques, militaires et littéraires, at l'avocat vénitien ui dirait comme à ses juges : È sempre bene. Mise il me semble me ce même avoçat, s'il lisait cette longue lettre, me dirait, à mi. de me taje et de respecter les moments précieux de V. M. e finis dope, en la priant d'agréer avec sa bonté ordinaire la codre cenération avec laquelle je serai jusqu'à la fin de ma of cte.

188. A D'ALEMBERT.

Le all soft 1777.

Je commence ma lettre par des vers de Chaulieu a qui sont une leçan pour les vieillards de notre âge :

Ainsi, sans chagrins, sans noircears.

De la fin de mes jours poison lent et funeste.

Je seme encor de quelques fleurs

Le peu de chemin qui me reste.

En pensant aînsi, les nuages de l'esprit se dissipent, et une donce tranquillité succède aux agitations qui nous troublent. Ce

Chaulieu dit dans son Epitre à M. le chevalier de Bouillon (1713);
 Ami, voille comment, sans chaggin, sans noirceurs,
 De la fin de nos jours poison lent et funeste, etc.
 Voyez t. XX, p. 72 de notre édition.
 XXV.

3

n'est pas à moi à précher les sages, c'est un poête philosophe qui leur parle. L'apprends que le comte de Falkenstein a vn deports, des arsenaux, des vaisseaux, des fabriques, et qu'il n'a point vu Voltaire: ces autres choses se rencontrent partout, et il fant des siècles pour produire un Voltaire. Si j'avais été à la place de l'Empereur, je n'aurais pas passé par l'erney sans entendre le vieux patriarche, pour dire au moins que je l'ai vu et entendu. Je crois, sur certaines anecdotes qui me sont parveunes, qu'une certaine dame Thérèse, très-peu philosophe, a defendu à son fils de voir le patriarche de la tobrance. Ce que l'Empereur a de bon, il le tient de lui-même; c'est son propre fonds, c'est son caractère à lui, qui a perfectionné son éducation Ce maréchal de Batthyani qui l'a élevé, et que f'ai connu particulièrement, était un digne homme, et capable de donner de bous principes à un jeune prince. Je le répête encore. Helyétius s'est trompé dans son ouvrage de l'Esprit. Il soutient que les honnnes naissent à pen près avec les mêmes talents: cela est contredit par l'expérience. . Les hommes portent en naissant un caractère indélébile: l'éducation peut donner des connaissances inspirer à l'éfève la honte de ses défauts; mais l'éducation ur changera jamais la nature des choses. Le fond reste, et chaque individu porte en lui les principes de ses actions. Cela doit être, parce que nous découvrons des lois éternelles: est-il done probable, des que quelque chose est déterminé dans l'univers, que tout ne le soit pas? Je sais que l'agite une grande question : mais en m'adressant au plus sage philosophe des Gaules, c'est à lui à la résondre.

Vous voulez savoir ce que je pense de la conduite des Anglais? h Tout ce qu'en pense le public : qu'ils ont péché contre la bonne foi, en ne tenant pas à leurs colonies le pacte tel qu'ils l'avaient fait avec elles : en déclarant maladroitement, et contre les règles de la prudence, la guerre à un de leurs membres, dont il ne pouvait résulter que du mal pour eux : parce qu'ils ont ignoré stupidement la force de ces colonies, et se sont imagine

[»] Voyer, t. XXIII. p. 222 et 251, et t. XXIV, p. 616, les jugements que Frédérie porte sur deux autres ouvrages d'Helvérius.

que le général Gages pourrait les sonmettre avec einq ou six mille hommes qu'il commandait; qu'ils ont pris des troupes à leur solde, sans avoir songé aux vaisseaux qui devaient les transporter en Amérique; qu'ils ont acheté sur le marché de Londres les provisions et vivres pour cette armée qui devait combattre en Pensylvanie: enfin il n'y a que des fautes à reprocher à ces insulaires. Pourquoi ont-ils séparé à la distance de trois cents milles le corps que Carleton commandait, et celui à la tête duquel est maintenant Burgoyne? Comment ces corps pouvaient-ils, dans ert éloignement, se porter des secours mutuels? Fallait-il encore, dans une telle situation, se brouiller de gaité de cœur avec les Russes, indisposer les Hollandais par leur insolente arrogance. et multiplier le nombre de leurs ememis par leur mauvaise conduite? Au reste, je commence par vous déclorer que les voiles qui qui cachent l'avenir le dérobent aussi bien à mes yeux qu'à œux des autres; mais si je voulais, à l'exemple de Cicéron, a préuir ce que certaines combinaisons semblent annoncer, je pourrais peut-être hasarder de dire qu'il paraît que les colonies se resdront indépendantes, parce que certainement cette campagne se les écrasera pas; que le gouvernement des goddam aura de la peine à fouiller dans les bourses des particuliers pour fournir à la campagne prochaîne; qu'entre ci et le printemps prochaîn la sucre sera déclarée entre la Françe et l'Angleterre; qu'on se lattra dans les colonies réciproquement, et que peut-être la France pourrait se remettre en possession du Canada, si la fortune ne lui est pas trop contraire. Voilà des réves, puisque vous en voulez ; il en sera ce qu'il plaira à la fatalité, et, quoi qu'il arive, cela ne nons empêchera pas de semez de fleurs le peu de chemin qui nous reste.

Je ne sais ce que Grimm est devenu. On dit qu'il est parti de Pétersbourg avec un autre monarque qui voyage incognito; d se pourrait donc bien qu'il fût actuellement à Stockholm; je chos pourtant que vous le reverrez à Paris. Pour vous, mon cher d'Alembert, je ne sais si je vous verrai ou ne vous verrai sanais. Gela ne m'empêche pas de vous souhaiter toutes sortes

Peut-être Frédéric fait-il allusion à un passage qui se trouve dans Cicésa le dirinatione, liv. II, chap. 3.

de prospérités, un plus beau temps que celui de cet été, une douce satisfaction intérieure, et un peu de gaité, qui est le houheur de la vie. Sur ce, etc.

189. DE D'ALEMBERT.

Paris, 22 septembre 1777

Sun.

En revenant de la campagne, où j'avais été passer quelques se maines pour rétablir ma santé, qui ne se rétablit guere, j'ai trono à Paris la nouvelle lettre dont V. M. a daigné m'honorer, et le Réce très-philosophique qu'elle y a joint. Le ne perds pas m moment pour avair l'honneur de lui répondre sur l'un et su l'autre objet.

Je remercie très numblement V. M. du conseil qu'elle me donne, avec Chaulieu. de seuner de fleurs le peu de chemin qui me reste. Vous en parle. Sire bien à votre aise, couvert, comme vous l'êtes, de tous les genres de gloire, et à portée de faire tous les jours des heureux. Pour moi, qui n'ai pas ces avantages, ma triste vie ne sera plus semée que de chardons, on tout au plus de barbeaux, comme les pièces de blé, qui se passeraient bien d'eux.

J'ai été aussi surpris que V. M. du pen d'empressement que le comte de Falkeystein a témoigné pour voir le Patriarche de Ferney, et je ne doute nullement que V. M. h'ait deviné juste su la cause de cette indifférence apparente; car je veux croire, pour l'honneur du prince, qu'elle n'est pas réelle. On est au moir bien persualé que le conseil ne vient pas de sa sœur, qui es dit-ou, complie d'estime pour le patriarche, et qui plus d'un fois l'ou a fait assurer.

Malgré la prise de Ticondéroga et les nouveaux aventar que les Anglais s'en promettent, je pense avec V. M. (dout prendrai toujours les almanachs en cette matière comme en hex

stone of IV at p. who he